

six compagnies, un peloton du corps Quiroga et une section d'artillerie de montagne française, commandée par le lieutenant Trébillon.

Le 18, à 4 heures du matin, je chargeai le capitaine Loiseau d'aller avec 2 compagnies, la compagnie montée, les cavaliers de Quiroga et une douzaine de voitures attelées chacune de trois mulets, enlever un approvisionnement de maïs, que je savais avoir été rassemblé par l'ennemi à Charco-Redondo, village situé à 7 ou 8 kilomètres de distance.

A 8 1/2 heures, un des cavaliers de Quiroga vint m'annoncer que la colonne retournant avec les voitures chargées était attaquée par des forces considérables d'infanterie et de cavalerie, sorties des fourrés de mesquites qui entourent le village de Charco.

Je renvoyai le cavalier avec cet ordre pour le capitaine Loiseau : « J'arrive, maintenez votre position ; si le convoi est enlevé, ne vous en

inquiétez point : les voitures ne peuvent pas aller très vite, nous les reprendrons. »

Je me portai au secours du détachement avec 2 compagnies et la section d'artillerie française.

Lorsque j'arrivai sur le lieu de l'engagement, le combat avait cessé ; il y avait à terre 41 morts de l'ennemi, et au milieu d'eux le lieutenant Van Roelen ainsi que 2 hommes de la compagnie montée. Nous avions en outre quelques blessés. Le convoi avait disparu, on ne voyait plus que ses traces dans les mesquites et les cactus.

Après une poursuite d'une couple d'heures, l'ennemi fut rejoint et dispersé assez rapidement pour qu'il ne pensât point à dételer les mulets, ce qui m'aurait mis dans un assez grand embarras. Le feu bien dirigé des pièces françaises contribua beaucoup à ce petit succès.

Je venais de rentrer à Ceralvo, lorsque la nouvelle de la catastrophe arriva. Escobedo avait pris le convoi de Matamoros !

Ce convoi, comprenant 280 voitures et 500 mulets

de bât, portait des marchandises représentant une valeur de onze millions de francs. Il était protégé par 1500 hommes de troupes mexicaines, 250 chasseurs autrichiens et 6 bouches à feu. Le général Olvera qui en avait le commandement, ne paraissait pas être porteur d'instructions bien précises ; car, sorti de Matamoros par la route de Mier, qui était la meilleure des deux, il bivagua le premier jour à Rosario ; le lendemain, changeant de direction, il se porta à Charco-Escondido sur la route de China ; de cet endroit, changeant de nouveau de direction, il remonta le 8 vers Camargo par San Gertrudis, où Escobedo l'attaqua le 16 juin à 7 heures du matin. Depuis 24 heures, les troupes n'avaient pas eu une goutte d'eau, la chaleur était torride et les soldats mouraient de soif.

Les chasseurs autrichiens firent bravement leur devoir ; 143 hommes furent tués et 44 blessés. Les troupes mexicaines de Méjia eurent 250 tués et beaucoup de blessés. Plusieurs centaines de prisonniers restèrent aux mains de l'ennemi. Olvera s'échappa avec quelques cavaliers.

A la suite de ce désastre, Méjia qui n'avait plus que 300 hommes à Matamoros, fut obligé de capituler le 23 juin. Il obtint la condition de pouvoir s'embarquer avec ses troupes, mais toute l'artillerie dut être abandonnée.

Le lieutenant-colonel de Tucé arriva le 18 à Mier, où il voulut faire passer son convoi sur la rive américaine du Rio Bravo ; il entama à cet effet des négociations avec les autorités fédérales de Roma, qui naturellement refusèrent d'acquiescer à sa demande. Il rebroussa chemin le 20, et toutes les troupes, saluées de temps en temps par le feu de tirailleurs invisibles embusqués dans les bois, rentrèrent à Monterey le 28.

Dès que l'empereur Maximilien eut connaissance des résolutions prises par l'empereur Napoléon III, Sa Majesté envoya le général Almonte à Paris.

A quoi cela pouvait-il servir d'aller rappeler les termes de la convention de Miramar?

Des engagements ne venaient-ils pas d'être pris vis-à-vis de la France et des États-Unis?

Y avait-il la moindre chance de les faire rétracter, au moment précisément où la guerre de Bohême devenait imminente?

Néanmoins, l'empereur Maximilien continuait à se bercer d'espérances, quand le jour même où l'on apprit à Mexico la destruction de la division Méjia et la perte de Matamoros, le 29 juin, Monsieur Dano, Ministre de France, transmit au Chef du cabinet une longue note que Monsieur Drouyn de Lhuys lui avait adressée le 31 mai.

La note finissait par déclarer que :

« L'expédition du Mexique n'avait eu d'autre motif que la nécessité d'obtenir par les armes, les réparations auxquelles la France avait droit; que si plus tard l'empereur Napoléon s'était montré favorable à la fondation d'une monarchie, il n'avait point entendu que son assistance dépassât la limite des intérêts qu'il était allé protéger. »

Cette communication dissipa toutes les illusions. L'Impératrice, qui avait toujours déployé la plus grande activité, mais qui, découragée et à bout de forces, ne s'occupait plus depuis quelque temps que d'œuvres de charité, annonça tout à coup qu'Elle partirait pour Paris le 8 juillet!

Le poison distillé par deux années de chagrins et d'adversités achevait son œuvre; la malheureuse Souveraine devenait folle! Elle allait chercher à Saint-Cloud les dernières humiliations qui devaient briser le fil auquel tenait encore sa raison!

L'Empereur qui n'avait remarqué aucun changement dans l'état mental de l'Impératrice et qui ne paraissait pas se rendre compte que saine d'esprit, Elle n'aurait jamais, ni pensé, ni consenti, à faire une démarche que les circonstances rendaient parfaitement inutile, chargea l'infortunée Souveraine de remettre à Napoléon III un volumineux mémoire, qui s'attachait surtout à répondre aux griefs énoncés dans la note que Monsieur Drouyn de Lhuys venait d'envoyer.

Il y était dit :

« La lecture attentive de la note du 31 mai, n'a pas laissé que de surprendre douloureusement l'Empereur, non pour sa conclusion, mais pour la nature des motifs que l'on a cru devoir alléguer pour justifier cette conclusion.

» On lit tout d'abord dans la note que la

France a acquitté loyalement les charges qu'elle avait acceptées dans la convention de Miramar ; et ensuite, qu'elle n'a reçu que bien incomplètement du Mexique les compensations équivalentes qui lui étaient promises.

» Il importe de fixer l'attention sur ce point. La convention de Miramar conférait l'autorité de commandant en chef de l'armée mexicaine au Commandant du corps expéditionnaire, et l'investissait ainsi du pouvoir et, par conséquent, de l'obligation de pacifier le pays. La raison refuse d'admettre que le Gouvernement de Sa Majesté l'empereur Napoléon, qui déclare encore aujourd'hui que son appui était acquis pour la fondation d'un gouvernement régulier et fort au Mexique, la raison et l'équité refusent d'admettre qu'il crût qu'un gouvernement pouvait devenir régulier et fort au Mexique sans que la pacification fût effectuée. Sans la paix en effet, il est bien clair qu'on ne peut espérer ni budget en équilibre, ni augmentation des ressources financières.

» Les fonds provenant des deux emprunts ont